

Le Phare de l'enfer

Synopsis

5 janvier 1910. Le phare de Tévennec se trouve au large de la pointe du Raz de Sein, près de la ville de Clédén-Cap-Sizun, là où finit la terre de Bretagne et le soleil disparaît. Construit entre 1869 et 1875, ce lieu a connu de nombreux gardiens aux histoires tragiques, et de sombres légendes entourent ce lieu maudit que nombreux pensent être la porte des enfers, hanté par l'Ankou Marin, une image de la mort dans le folklore local.

Le temps est venu de son automatisation prévue pour être finie en février, et nous sommes au soir de la dernière relève des gardiens du phare. L'installation du gaz a déjà eu lieu 12 ans plus tôt, et cette fois-ci, les progrès techniques ont permis d'élaborer un mécanisme d'horlogerie suffisamment précis et solide pour libérer le lieu de la présence humaine. Mais alors que la barque de la relève approche du rocher maudit, une tempête se lève laissant présager une soirée pleine d'imprévus.

La légende de Tévennec

Le rocher de Tévennec ("petite falaise" en breton), puis le phare construit à son sommet entre 1869 et 1875, jouissent d'une réputation particulièrement sinistre auprès des marins du Cap Sizun et des habitants de la pointe du Raz. Bien avant l'arrivée des ingénieurs des Ponts et Chaussées, ce lieu était déjà considéré comme maudit, hanté par les âmes des naufragés du Raz de Sein et associé à l'Ankou Marin, figure bretonne de la mort venant chercher les disparus en mer.

En 1869, les travaux débutent sur le rocher de Tévennec en attendant la construction du phare de la Vieille. L'ouvrage mis en service le 15 mars 1875, le feu est fixe de secteur blanc et rouge. Il est alimenté au gaz le 10 novembre 1898, et automatisé le 7 février 1910.

Les ouvriers chargés de construire le phare rapportèrent très tôt des phénomènes inquiétants : certains ont entendu des voix dans les rafales, des silhouettes sont aperçues dans le brouillard et tous ont le sentiment oppressant d'être observé. Au fil des décennies, plusieurs gardiens sombrèrent dans la folie ou moururent dans des circonstances tragiques, renforçant l'idée d'un lieu maudit, voire maléfique.

Le phare du Tévennec est une tour carrée de 11 mètres de haut et 2,40 mètres de côté pour une hauteur au-dessus de la mer de 30 mètres environ, construite en grande partie avec des pierres extraites de l'îlot. Sa particularité réside dans la présence d'une maison d'habitation pour le gardien et sa famille accolée à la tour, idée d'une maison-phare inspirée de la villégiature de bord de mer et peu adaptée à une situation aussi exposée aux vents et marées. Cette erreur d'appréciation de la direction centrale des Ponts & Chaussées a fait de Tévennec l'un des phares les plus difficiles à vivre de Bretagne.

La vie au phare s'avéra rapidement éprouvante. L'isolement, les tempêtes incessantes et les conditions du ravitaillement qui a lieu au mieux tout le 15 jours, rendaient le poste particulièrement redouté. Plusieurs gardiens demandèrent leur mutation après seulement quelques mois. Henri Guézennec, en poste entre 1876 et 1879, perdit la raison. Alain Menou connut un sort similaire en 1885, tandis que plusieurs autres gardiens moururent brutalement au cours des années suivantes. Les récits populaires se multiplièrent : un gardien serait mort dans les bras de son épouse, laquelle aurait conservé son corps dans le saloir jusqu'à la relève ; un autre aurait vu le toit du phare s'envoler pendant que sa femme accouchait lors d'une nuit d'ouragan. À chaque nouvelle tragédie, la réputation de Tévennec grandissait.

Face à ces événements, l'administration tenta d'apaiser les craintes. En 1893, un prêtre exorciste fut envoyé sur place afin de bénir le phare et d'éloigner les supposées influences maléfiques. Une grande croix de pierre fut installée sur le point le plus élevé du rocher. Peu après, elle fut frappée par la foudre et emportée par la mer. Une seconde croix, en fer forgé épais, fut alors mise en place, alimentant davantage les récits de malédiction parmi les populations locales.

L'un des phénomènes les plus célèbres de Tévennec concerne les mystérieux cris entendus certaines nuits autour du phare : « *Kerzh kuit ! Kerzh kuit ! Ama ma ma flag !* », soit « *Va-t'en ! Va-t'en ! Ici, c'est ma place !* » en breton. Ces paroles furent rapportées par plusieurs gardiens et popularisées par la littérature régionale.

D'un point de vue administratif, Tévennec appartient à la catégorie des phares dits « de troisième ordre », signalant l'entrée des ports. Pour les gardiens, les “paradis” sont les phares situés en terre, les “purgatoires” sont ceux sur des îles, et les “enfers” sont ceux isolés en mer. Le gardien principal pouvait être accompagné de son épouse, souvent recrutée comme auxiliaire et participant au fonctionnement quotidien du phare. À Tévennec, cette politique fut renforcée à partir de **1897**, afin de rendre le poste plus attractif malgré sa réputation inquiétante. Les couples affectés au phare recevaient deux salaires distincts, ce qui devait compenser l'isolement du lieu. Les derniers gardiens, les époux Ropart, furent nommés en **1907**.

Liste des gardiens de Tévennec

Le phare de Tévennec entre officiellement en service en mars 1875, après plusieurs années de chantier particulièrement difficiles. Dès l'origine, le poste est redouté. Isolé au milieu du Raz de Sein, constamment battu par les vents et les embruns, le rocher ne permet qu'un débarquement difficile et dangereux, situé à 5 km de la côte et de l'île de Sein .

Le premier gardien, le Sénan Henri Porsmoguer, prend ses fonctions en mars 1875 après avoir participé lui-même au chantier du phare. Il vit seul sur le rocher pendant plusieurs mois, dans des conditions particulièrement éprouvantes. Quelques semaines après son arrivée, il affirme avoir entendu des voix humaines dans les tempêtes et avoir vu une silhouette pénétrer dans le phare alors qu'aucune relève n'était possible. Selon un témoignage rapporté plus tard par l'érudit Hyacinthe Le Carguet, Porsmoguer aurait fini par rencontrer « l'esprit de Tévennec », âme supposée d'un naufragé mort d'épuisement sur le rocher avant la construction du phare. Traumatisé, il demande sa mutation et quitte définitivement son poste en août 1875, refusant d'en reparler autrement que par allusions. Son récit sera repris plus tard par les historiens, forgeant durablement la réputation du phare hanté.

Entre août et décembre 1875, Hervé-Marie Guilcher, lui aussi originaire de Sein, assure une relève courte et discrète. Peu de témoignages subsistent, sinon la mention répétée de nuits sans sommeil et d'une peur persistante de quitter les pièces éclairées après le coucher du soleil.

À partir de décembre 1875, Jean-Marie Rohou prend le relais. Suite à ses courriers de plainte et de demande de relève, l'administration comprend qu'un homme seul ne peut tenir durablement à Tévennec. Dès juillet 1876, le ministère autorise la présence d'un second gardien, officiellement afin d'organiser une veille perpétuelle sur l'îlot.

De 1876 à 1879, Guillaume Guézennec partage le poste avec Rohou. Selon plusieurs récits locaux, Guézennec aurait commencé à perdre la raison après avoir affirmé entendre, certaines nuits, une voix répétant obstinément en breton : « *Kerzh kuit ! Kerzh kuit ! Ama ma ma flag !* ». Son état mental se détériore progressivement jusqu'à rendre son maintien impossible, il est rapatrié sur le continent et interné.

Le cas le plus remarquable reste celui de Corentin Coquet, gardien de 1881 à 1896, qui détient le record absolu de longévité sur le phare avec quinze années de service. Son endurance exceptionnelle intrigue autant qu'elle inquiète. Certains le décrivent comme un homme taciturne devenu presque incapable de vivre à terre après tant d'années d'isolement. D'autres prétendent qu'il connaissait des habitudes étranges du rocher et évitait soigneusement certains endroits après la tombée du jour. Son départ marque le début d'une période particulièrement instable.

Entre 1894 et 1897, pas moins d'une dizaine de gardiens se succèdent à Tévennec, parfois pour quelques mois seulement. Certains repartent épuisés, d'autres profondément changés. Plusieurs témoignages évoquent des crises d'angoisse, des hallucinations auditives et une peur irrationnelle de rester seul. Trois autres gardiens trouvent la mort au cours des années suivantes, alimentant davantage les récits lugubres circulant parmi les marins du Raz de Sein.

Face aux difficultés de recrutement, l'administration décide en 1897 d'expérimenter une nouvelle formule : désormais, le gardien pourra vivre accompagné de son épouse, recrutée comme auxiliaire et rémunérée. Le phare devient officiellement une maison-feu familiale. Les époux Milliner s'installent les premiers à la fin de l'année. Leur séjour marque un tournant technique important : en novembre 1898, la lumière du phare passe du pétrole au gaz, améliorant la portée du feu mais imposant un entretien plus complexe.

En décembre 1900, les Milliner sont remplacés par le couple Louis et Marie-Jacquette Quéméré, accompagnés d'un nourrisson de neuf mois. Ils restent près de cinq années à Tévennec. Marie-Jacquette donne naissance à trois enfants pendant cette période, tous mis au monde sur le continent lors des relèves. Les époux Quéré, entre 1905 et 1907, restent deux ans avant d'être internés à leur retour au Lazaret de Trébéron, officiellement pour épuisement nerveux. Enfin, en octobre 1907, le couple Jean et Gweltazen Ropart deviennent les derniers gardiens de Tévennec avant son automatisation prévue pour février 1910.

L'île de Sein

« l'île de Sein, qui, dans les temps les plus reculés, fut un lieu de féerie, de nymphes et de dryades » Jacques Cambry, Voyage dans le Finistère 1795

L'île de Sein, ou Enez Sun en breton, est une étroite bande de pierre de 3km battue par les vents, située à 10 km au large du Cap Sizun, et à 5 kilomètres seulement du phare de Tévennec. Depuis des siècles, les marins considèrent ces eaux comme parmi les plus dangereuses de Bretagne. Le Raz de Sein, passage tumultueux entre l'île et le continent, concentre des courants violents, des hauts-fonds invisibles et des récifs innombrables. Les anciens disent qu'ici la mer ne pardonne jamais l'erreur, ce que rappelle un vieux dicton encore répété dans les ports : *« Qui voit Ouessant voit son sang, qui voit Molène voit sa peine, qui voit Sein voit sa fin. »*

Les savants eux-mêmes peinent à expliquer pleinement cette géographie singulière. En 1897, Hyacinthe Le Carguet décrit un sous-sol irrégulier : "Le granit qui forme le sous-sol profond n'est pas homogène. Tantôt en grosses masses compactes, presque sans fissures, il émerge : tels les *Kornog*, roches ou îlots de la chaussée ; ou bien ces blocs, en avancée sur toutes les pointes de l'île, s'opposent à l'action érosive de la mer." Les Sênans parlent encore des *Louzuennou*, hauts-fonds invisibles sous la mer, comme si le paysage sous-marin formait un labyrinthe de pierres reliées entre elles.

L'île de Sein possède aussi une réputation spirituelle très ancienne. Dès le I^{er} siècle, l'auteur romain Pomponius Mela évoque un sanctuaire installé sur l'île et gardé par neuf

prêtresses, les Gallisenae, capables de prédire l'avenir, de déchaîner les vents et d'apaiser les tempêtes. Longtemps après l'Antiquité, les habitants du Cap Sizun ont continué d'associer Sein aux prophéties, aux revenants marins et aux savoirs anciens. À la fin du XVIIIe siècle, plusieurs voyageurs décrivent l'île comme un lieu de féerie, de nymphes et de légendes, où les frontières entre le monde des vivants et celui des disparus semblent plus fragiles qu'ailleurs.

Plusieurs récits troublants continuent d'alimenter les peurs locales. En 1892, après un hiver particulièrement rude, des habitants affirmèrent avoir aperçu au large une silhouette monstrueuse nageant près des côtes. Certains y virent un morse égaré, d'autres jurèrent reconnaître Dahut, fille damnée du roi Gradlon, revenue contempler les ruines englouties de ses anciennes possessions. Une vieille croyance sénane affirme même que les récifs du Raz et les phares qui les surplombent seraient les « clous de la mer », maintenant fermées certaines portes qu'il vaudrait mieux ne jamais ouvrir.

Jacques de Thézac ouvre à partir de 1900 plusieurs Abris du Marin, officiellement destinés à protéger les pêcheurs de l'alcoolisme et de la misère, d'abord au Guilvinec puis dans plusieurs ports bretons, notamment à Concarneau, Audierne et sur l'île de Sein. Les Abris du Marin sont conçus comme des lieux de repos et de moralisation : les marins y trouvent des boissons chaudes, des journaux, des livres, des jeux jugés convenables, des conseils administratifs et parfois même des conférences d'hygiène ou de navigation. Les débits de boisson et les jeux d'argent y sont interdits. Sur l'île de Sein, l'Abri du Marin ouvre en 1906, dans un contexte particulièrement difficile : l'île vit presque exclusivement de la pêche et reste soumise à un isolement rude, aux naufrages fréquents et aux dangers constants du Raz de Sein. L'établissement devient rapidement un lieu central de sociabilité, où l'on chante, échange des nouvelles du continent et partage les récits de mer.